

ET DE LA LECTURE EN ALGÉRIE

de l'École réformée

La plaisanterie était assurément d'un très mauvais goût. Après la révolution ratée du 5 Octobre 1988, il y aura un long repli.

L'enseignement de la langue française sortait des sentiers de la vieille guerre coloniale, mais une autre guerre venait, cruelle et sanglante.

Du fait de réformes erratiques, l'élève algérien ne pouvait prétendre — comme le lui assignaient impérativement des programmes d'enseignement expérimentaux de FLE — découvrir et utiliser pour ses besoins quotidiens une langue française de communication, dévitalisée et débarrassée de ses arrière-plans historiques et culturels. Après avoir été ministre de l'Enseignement supérieur et de la recherche scientifique (août 1993-novembre 1997), M. Benbouzid est aux commandes de l'Education depuis le 25 novembre 1997, après avoir connu une brève période de disgrâce et de relégation au ministère de la Jeunesse et des Sports. Il aura ses réformes en accordéon de l'Ecole fondamentale, et plus particulièrement de l'enseignement des langues, au début des années 2000. Cette dernière réforme ne dérogera pas, pour l'enseignement du français, au formalisme des débats doctrinaux sur le FLE qui volèrent au-dessus des têtes des enseignants et des élèves. Rien ne permet de dire que l'Ecole algérienne réformée de M. Boubakeur Benbouzid ait mieux enseigné et défendu les langues étrangères en général (notamment l'anglais reçu sans animosité par les instances politiques et valorisé comme garant de l'ouverture au monde) que le français. Mais le grand malheur de la langue française — fragile embarcation qui appartient à l'histoire de l'Algérie et des Algériens — est d'avoir été encalminée dans les prolongations d'une guerre anticoloniale, inlassablement répétée dans un pays indépendant.

L'élève de l'Ecole réformée — et cela est dramatiquement perceptible dans la nouvelle génération — ne peut soutenir l'épreuve d'une communication orale en langue française, lorsqu'il a de terribles angoisses à l'écriture. Il est certain qu'il ne lit plus dans cette langue. Ni même en arabe. C'est le président Bouteflika qui s'étonnait, dans un élan de puriste, de découvrir ce francarabe, mâtiné de culture SMS, qui est aujourd'hui l'idiome intempérant de la jeunesse des écoles.

L'éviction de la littérature et de la lecture

Mais revenons donc à l'Ecole d'avant 1977, probablement la plus parfaite d'entre toutes (j'entends bien, à ce propos, les accusations de passéisme). Rafraîchirais-je des souvenirs en rapportant le tableau des lectures d'œuvres et d'auteurs commentées assez tôt au cours élémentaire 1^{re} année. Lisait-on les poésies de Sully Prudhomme, le pre-

mier prix Nobel de littérature, en 1901, et de Jean Aicard («Les Poèmes de Provence», 1874) ? On ne pouvait prétendre être candidat à ce mémorable examen d'entrée en sixième des lycées et collèges et du vénérable certificat d'études primaires s'il n'était studieusement lu et relu «Le Lac» (Lamartine) et «La Mort du loup» (Alfred de Vigny), sommets de la littérature romantique française. Et des poèmes du Parnasse (Heredia), du Symbolisme (Henri de Régnier).

Et aussi «Le Dormeur du val» (Rimbaud). Cette initiation à la lecture d'œuvres littéraires s'appuyait sur des acquis linguistiques qui ne se prévalaient encore que de vieilles grammaires qui n'en avaient cure de «stratégies grapho-orales» et de «recodage phonologique».

Les petits écoliers d'Algérie pouvaient se confronter sans déchoir, sur le plan des savoirs linguistiques et littéraires, à leurs camarades des pays francophones d'Europe et d'Amérique du Nord. Cette Algérie de Boumediène pouvait aussi se targuer d'avoir une presse et des journalistes de langue française de qualité et — cet indicateur constant — le potentiel de locuteurs francophones le plus important dans le monde après la France.

Pour les idéologues de l'époque, entre deux avions en partance pour Paris, ce qui n'était pas perçu comme un paradoxe, il fallait se défaire du legs colonial. Sous le contrôle du FLN, l'Algérie des années 1960-1970 entreprend une algérianisation tous azimuts, aux conséquences le plus souvent absurdes. Les maîtres de l'Ecole ont procédé à des réaménagements de programme mesurés, accordant une part méritée à la littérature algérienne de langue française. Qu'on en juge.

Dans le programme d'enseignement de langue française des collèges (correspondant à l'actuel second cycle de l'Ecole fondamentale), on distinguait les romans de Marie-Louise Amrouche, Malek Bennabi, Mourad Bourboune, Mohammed Dib, Assia Djebar, Mouloud Feraoun, Malek Haddad, Kateb Yacine, Mouloud Mammeri, Kaddour M'hamsadji, Malek Ouary ; les poésies d'Ahmed Azzegagh, Dib, Anna Greki, Haddad, Nordine Tidafi et surtout ce chant des cimes de Z'hor Zerari («Contre les barreaux»), lu par des dizaines de milliers d'élèves, mu par l'espérance de la paix et de la liberté, éclatant dans l'abîme de la geôle coloniale ; et aussi les essais d'Ahmed Akkache et Mohamed-Cherif Sahli. Voilà au sortir des années 1960-1970 un état de la culture littéraire du collégien algérien, d'une profondeur et d'une qualité désormais introuvables dans l'Ecole fondamentale de M. Benbouzid, qui ne sait produire de lecteurs. Le pédagogue d'avant 1977 qui restait attaché à une inculcation rigoureuse de la

syntaxe de la langue française pouvait envisager — c'était alors une mutation considérable — de l'enseigner dans ses marges référentielles algériennes. Les textes des auteurs cités étaient lus comme exemples d'un français d'Algérie dont l'histoire récente n'excluait ni l'originalité ni la pertinence. Depuis, il y a eu régression

Voici, pour mémoire, les programmes d'auteurs et de textes des lycées d'avant la réforme de 1977, qui comportent la lecture suivie, en 1^{re} et 2^e année secondaires, de deux grands textes de la littérature algérienne.

1^{re} année : Molière : «Tartuffe» (1664-1669) ; Montesquieu : «Les Lettres persanes» (1721) ; Hugo : «Les Contemplations» (1856) ; il est aussi noté : «initiation à la poésie épique» avec quelques poèmes de «La Légende des siècles» (1859-1883) ; Vallès : «Le Bachelier» (1881) ; Zola : «Germinal» (1885) ; Anouilh : «Antigone» (1944). La lecture suivie de «L'Incendie» (1954) de Mohammed Dib a pu s'appuyer sur les pistes de lecture proposées par François Desplanques, enseignant à l'Université de Constantine, dans une anthologie éditée par l'Institut pédagogique national (Alger, 1972, 54 p.).

2^e année : Molière : «Don Juan» (1665). Voltaire : «Zadig» (1748). Stendhal : «Le Rouge et le Noir» (1830). Baudelaire : «Les Fleurs du mal» (1857). Le texte algérien proposé est «Nedjma» (1956) de Kateb Yacine. Cet enseignement de l'œuvre était structuré par un choix de textes de l'Institut pédagogique national (Alger, 1973, 132 p), précédée par une introduction critique, traduite et adaptée du mémoire en langue anglaise du Diplôme d'études supérieures de littérature de Hocine Menasseri : «William Faulkner : «The Sound and the Fury», Kateb Yacine : «Nedjma»» (Université d'Alger, 1968).

3^e année : Pascal : «Les Pensées» (1670). Diderot : «Jacques le Fataliste» (1778-1780, 1796). Le surréalisme (doctrine, différents auteurs et textes). Aucun texte algérien n'était inscrit au programme de cette année.

Après la réforme de 1977, le législateur de l'Ecole réformée de 1986 avait encore réfréné les ardeurs des enseignants de langue française pour la lecture d'œuvres de langue française. Il renforçait d'infranchissables balises autour du seul objectif : enseigner une communication basique dans un «français standard». L'éviction de la littérature française (et de langue française) de tous les cycles d'enseignement en était la sanction manifeste. Les élèves perdaient, avec elle, cet indispensable exercice dirigé de lecture qui était le gage d'une culture humaniste.

Les axes de travail énoncés, en 1986, dans les programmes — théoriques — de la classe de français donnaient l'impression — tout à fait trompeuse — d'une formation linguistique et littéraire d'une haute tenue. Plus spécialement

orienté sur la description linguistique et stylistique des textes littéraires, le programme de 3^e année secondaire annule la perspective classique d'histoire littéraire (à travers ses découpages synoptiques en siècles, périodes, doctrines et écoles) au profit d'un émiettement des tendances littéraires. On en expose les principales lignes :

Prosodie : poème ; fonctionnement du mètre ; l'intonation (dans le discours oral).

Paragraphe : économie du paragraphe dans le texte. Etude de la nouvelle à partir de Mérimée et de Maupassant.

Le récit de fiction : morphologie (structures, séquences, actants, etc.). Textes étudiés : contes extraits du recueil «Le Grain magique» (1966) de Taos Amrouche ; extraits de roman : non précisés (au choix de l'enseignant).

La description : réalisme (E. et J. Goncourt, Flaubert), naturalisme (Zola), nouveau roman (Robbe-Grillet, Butor).

Enseignant la didactique des textes littéraires à l'Université, dans un contact permanent avec les professeurs de lycée, je n'ai pu vérifier, en son temps, que ce programme était enseigné — notamment dans les lycées de l'Est algérien — dans une période de récession, où l'Ecole algérienne a davantage projeté l'analphabétisme et la déculturation de masse.

Dans une appréciation globale et sérielle des acquis linguistiques et littéraires et de la présence de la lecture et du livre dans l'enseignement, l'élève des années 1962-1977, nonobstant les marqueurs d'origine sociale et géographique, avait un meilleur positionnement dans la langue française, dans le livre — comme médiation primordiale de la relation pédagogique — et dans la culture littéraire, que celui des années 1980-2010. Il savait aussi construire (sur les registres de l'oral et de l'écrit) un raisonnement dans une langue française maîtrisée.

Le législateur des réformes de 1977, 1986 et du début des années 2000 a certes recouru aux conceptualisations les plus récentes de la linguistique et de la science des textes dans des programmes inadaptés à des élèves au français rudimentaire, qui ne s'élèveront jamais aux exigences de l'expression écrite et orale. Et qui finiront par se couper définitivement de la lecture et du livre.

L'inconséquence comme mode de gouvernance

L'Ecole algérienne réformée n'a pas encore évalué son mode de gouvernance. Et son inconséquence qui perdure. Volontiers réformatrice (depuis 1977 et 1986 et après l'avènement de l'Ecole fondamentale, plusieurs grandes réformes en un quart de siècle, se chevauchant parfois), mal informée de la réalité des savoirs linguistiques de ses enseignés, achetant au comptant de fumeuses ingénieries didactiques de FLE dans les laboratoires

étrangers, elle se caractérise par une légère inconstance. Depuis la fin des années 1970, elle a potentialisé, en termes de communication et de culture, les déficits de l'élève algérien. Voici quelques notations provisoires :

1^o/ Les décideurs algériens ont confondu langue française et colonialisme français. Depuis l'indépendance, la suspicion de néo-colonialisme, qui l'a durement frappée, était un imparable argument livré aux fougues orateurs des meetings des kamas et des mouhafadas du FLN. Au tournant des années 1970-1980, il était acquis que la minoration de la langue française dans l'enseignement, dont le seul bilan aujourd'hui est celui d'un désolant gâchis, était la solution pour lutter contre un néo-colonialisme insidieux, traqué dans la culture et l'esthétique françaises.

2^o/ Le gouvernement algérien devrait abandonner ses lubies d'une école technicienne (comme si la technique n'était pas une des formes supérieures de l'Art), opposée aux sciences humaines et sociales et aux lettres. Et se convaincre que l'acquisition d'une langue restera toujours incomplète sans ses valeurs culturelles et esthétiques que le législateur scolaire a supprimées de l'horizon de l'Ecole algérienne réformée.

3^o/ Le livre et la lecture doivent retourner à l'école. Autant pour sauver l'enseignement des langues que pour réamorcer la dynamique du livre et de la lecture dans notre société.

L'Algérie est un des rares pays au monde qui a fait de ses propres écrivains nationaux — quel que soit leur outil linguistique — des étrangers dans son système scolaire.

4^o/ L'Ecole doit pouvoir jouer son rôle institutionnel à l'égard de la littérature nationale, de ses auteurs et de leurs textes, de leurs trajectoires, de leurs compétences et de leurs positionnements. La légitimité d'une littérature nationale, de ses auteurs et de leurs textes se forge aussi par leur intégration dans le travail scolaire.

Mais l'Ecole réformée de M. Benbouzid n'est forte que de ses archaïsmes pour mener des changements salutaires. Elle a, depuis longtemps, aliéné la confiance de ses propres enseignants, de ses élèves et de leurs parents, et de la société.

Il faut sur le livre et la lecture voir les intentions du gouvernement se réaliser concrètement pour y croire. Ce serait un premier pas dans le pari de réenchâter l'Ecole algérienne et de la remettre dans le sens de l'Histoire, de sa vraie histoire, hier répudiée par des apprentis sorciers dans le vent délétère d'incendiaires réformes.

A. M.

* Ecrivain-universitaire. Publie, au mois de novembre 2011, chez Médersa, «L'Essai algérien de langue française de la période coloniale».